

3^{me} ANNÉE.

N° 85.

Revue Hebdomadaire de la Presse Française

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES
DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

SOMMAIRE :

La Leçon de 1916. (Le Temps.) — Le Bilan de l'année de guerre 1916. I. Prises respectivement faites par les deux groupes de belligérants. — II. Pertes respectivement subies par les deux groupes de belligérants. — La Comédie pacifiste. — La Paix. I. La Situation diplomatique. — II. L'Opinion anglaise et M. Wilson. — III. Quand les Morts le permettront. (Le Temps. — L'Œuvre.) — Les Grands Devoirs du Patriotisme : L'Union sacrée. (XX^e Siècle.) En Roumanie : Rêves et Réalité. I. La Vérité sur les ressources roumaines. — II. La Destruction des puits de pétrole. — III. Le Vrai butin roumain. (Le Temps. — Le Figaro.) — La Famine en Allemagne. I. Révélations. — II. Devant le buffet vide. — III. L'Hallali. (Le Matin. — Le Figaro.) — Courrier de Belgique. — Guerre de Matériel. — Petites Nouvelles. — Teutonia.

PETITES NOUVELLES

L'ANNÉE DE LA VICTOIRE

A l'occasion du nouvel an, le général Nivelle a félicité les soldats du travail accompli et des succès remportés près de Verdun et à la Somme qui ont prouvé une supériorité tactique, manifestée toujours plus visiblement.

« Jamais — a déclaré le général — notre armée n'a été aussi bien entraînée, aussi débordante de bravoure, jamais elle n'a disposé de ressources aussi puissantes. L'année 1917 débute sous les plus brillants auspices: vous en ferez l'année de la Victoire. »

(*Nieuwe Rott. Ct.* du 7 janvier 1917.)

LES BARBARES: OTAGES A BUCAREST (*)

La *Frankfurter Zeitung* apprend de Bucarest, qu'après l'entrée des troupes des puissances centrales dans la capitale roumaine, en vue d'empêcher la continuation du traitement que font subir les Rou-

(*) « L'usage des otages n'existe plus dans les relations des États civilisés, sauf comme garantie de

main saux prisonniers et aux internés, environ cent notables ont été pris comme otages, dans le but d'exercer une pression sur les Roumains. Parmi les internés se trouvait la mère du ministre-président Brodianu; elle fut remise en liberté par ordre de von Mackensen, à la suite d'une demande faite par Peter Carp.

(*Nieuwe Courant*, du 10 janvier 1917.)

UNE MUTINERIE DE UHLANS.

Les *Nouvelles de Maestricht* racontent qu'il y a une quinzaine de jours, 200 uhlans cantonnés à Spa reçurent l'ordre d'aller au front. Ils refusèrent unanimement. La mutinerie devint si sérieuse qu'il fut nécessaire de faire appel en hâte à des troupes du voisinage pour amener la soumission des mutins.

(*Le XX^e Siècle*, du 17 décembre 1916.)

la parole échangée dans les conventions militaires » (Encyclopédie).

L'Allemagne n'étant pas un état civilisé, l'acte nouveau relaté n'a, de sa part, rien d'insolite.



LA RÉPONSE A WILSON. Par FORAIN.

« Qu'est-ce que vous diriez si c'était New-York ? »

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE FRANÇAISE

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES

DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

La Leçon de 1916

L'année 1916 s'achève encore dans l'indécision du terme et de l'issue de cette longue et terrible guerre.

Les radios allemands propagent dans le monde entier les bulletins victorieux de Roumanie et le geste magnanime du kaiser offrant la paix de ses mains homicides.

La seule réponse que peuvent y faire les alliés est de continuer la guerre à outrance.

On s'explique cependant que des neutres, mêmes sympathiques à la cause des alliés, se soient laissé duper par cette apparente tendance à la conciliation des sinistres gens de Berlin et de Vienne. Certains estimeraient même qu'il y a là un aveu tacite de l'échec du plan d'hégémonie et d'asservissement, une sorte de renonciation, dont il faudrait leur tenir compte.

Les gouvernements alliés ont déjà fait connaître isolément leurs résolutions implacables. En attendant une déclaration collective qui s'attarde trop, qu'il nous suffise seulement de répéter qu'une paix bâclée à l'heure actuelle consacrerait la victoire de l'Allemagne et la ruine des alliés, et qu'avant dix ans l'Allemagne refaite serait reprise de la même démence et recommencerait son œuvre malfaisante.

En réalité, l'Allemagne veut la paix parce qu'elle se sent acculée à la défaite. Ses victoires militaires l'épuisent; elle reste bloquée, assiégée. Et la carte de guerre, pavoisée de drapeaux, que les gouvernants d'Allemagne étalent aux yeux de leurs

peuples, couvre de moins en moins la carte de famine et les cris de détresse des enfants qui meurent de faim. L'avenir de la race est compromis par la prolongation de la guerre et de la disette. Un effort colossal pourrait encore sauver l'empire, s'il est capable de le faire. Combien la paix vaudrait mieux, même au prix de concessions momentanées et sous toutes réserves de reprises de l'avenir!

Ce ne sera pas la paix, ce sera la guerre. Et nous voulons espérer qu'elle sera décisive en cette année 1917, qui marquera le quatrième millésime de la lutte.

A ne considérer que cette carte de guerre dont l'état-major s'enorgueillit et avec laquelle il essaye de persuader le monde de l'invincibilité de l'Allemagne et de l'impuissance des alliés, elle apparaît à la fin de 1916 encore élargie sur ce qu'elle était en fin 1915.

Rien de ce qui était envahi et occupé par les Allemands il y a un an, n'a été perdu par eux, sauf quelques kilomètres carrés sur le front occidental, dans la région de la Somme, et sur le front oriental, en Volhynie, en Galicie et en Macédoine. Et ils viennent de conquérir la plus grande partie de la Roumanie.

Hindenburg affirmait naguère dans une interview sensationnelle que le front occidental était inébranlable et que sur le front oriental allaient se dérouler des « offensives fraîches et joyeuses ».

Quelques jours après, à Verdun, les troupes du général Mangin lui infligeaient un cruel démenti en reprenant en quelques heures, d'abord Douaumont et Vaux, ces « piliers angulaires de la grande citadelle de l'est », puis toute la ligne avancée : côte du Poivre, Haudromont, Bezonvaux, se rapprochant ainsi des positions du 22 février 1916.

Les communiqués allemands affectent de relater l'affaire comme un incident local sans importance. Certes, ce n'est qu'un rude coup de main, qui ne présage pas pour le moment une continuation de large offensive. Mais quand on songe à ces trois mois de bataille inouïe pendant lesquelles le kronprinz a lancé follement à l'assaut de Verdun toute l'armée allemande, quand on se rappelle ses bulletins triomphants, et toute l'exaltation qui s'emparait de l'Allemagne : « Verdun, la paix ! », on reste confondu de la facilité avec laquelle sont abandonnées ces positions si chèrement conquises et du nombre de prisonniers qui se laissent ainsi prendre au filet. Tant à faire qu'à lâcher les tranchées broyées par les bombardements, on ne s'explique pas que tant d'hommes y restent enfoncés et se rendent presque sans résistance.

Et ceci nous donne confiance pour l'avenir. Il y a là la preuve que le jour où, nous et nos alliés, nous pourrions bombarder et attaquer, non plus quelques kilomètres de front, mais ce front tout entier, sur toute son étendue, la rupture de ce front ne serait plus qu'une question du coup de grâce à donner sur des secteurs bien choisis.

Mais regardons de plus près les faits de guerre de l'année écoulée.

...
Tout le premier semestre est rempli par la bataille de Verdun.

Les Allemands la préparaient depuis la fin de 1915. Il semble acquis aujourd'hui que le commandement français, d'accord avec les Anglais, préparait également, au cours de l'hiver, une attaque de grand style probablement celle qui a été reprise plus tard sur la Somme. L'état-major allemand, plus tôt prêt, a préféré devancer. Peu importent les motifs qu'il a allégués plus tard. Il avait choisi Verdun pour l'effet

moral. Car, en bonne stratégie, l'opération eût été plus grosse de conséquences si elle avait été tentée au saillant de Lassigny-Noyon-Soissons, dont la distance de Paris ne dépasse pas, on le sait, 80 kilomètres. La prise de Verdun laissait les Allemands en face de lignes très fortes, et n'aboutissait qu'à l'abandon des positions françaises de la rive droite de la Meuse. Mais Verdun était un mot magique, et le kronprinz, depuis la bataille de la Marne, avait juré de prendre Verdun et d'y entrer avec le bâton de maréchal.

Verdun fut une défaite extrêmement meurtrière, parce que le kronprinz s'acharna à l'attaque, après qu'il fut prouvé que le commandement français tenait le coup et y portait ses réserves. L'effet produit en Allemagne fut l'inverse de ce qu'avait espéré la politique impériale ; il s'ensuivit un grand désenchantement qui aggrava les souffrances intérieures.

Pendant ce temps, les Autrichiens avaient également tenté le coup de Verdun sur le Trentin. Stratégiquement parlant, l'opération était meilleure, car elle atteignait le front italien au point sensible ; les Autrichiens, débouchant dans la plaine au plus court, auraient mis en mauvaise posture l'armée italienne engagée contre l'Isonzo et le Carso. La bataille du Trentin échoua comme celle de Verdun.

Et alors s'ouvre, pour les alliés, avec l'été dernier, une très brillante période, qui, en prouvant leur union, leurs forces accumulées, leur esprit d'offensive, après Verdun et le Trentin, autorisait toutes les espérances en faveur d'un dénouement prochain.

C'est d'abord l'offensive imprévue de Broussilof sur le front de Volhynie et de Bukovine. L'armée russe, après sa sombre et admirable retraite de l'été de 1915, était restée immobile, derrière les tranchées glacées et marécageuses, de Riga à la frontière roumaine. Les Allemands, convaincus de l'épuisement de la Russie, s'en reposant sur leurs intelligences dans l'administration russe, attendaient l'été de 1916 pour leur porter le coup final, après avoir fait subir à la France une nouvelle défaite. Or, cette armée russe, qui avait paru se réveiller déjà sur la Dvina et la Strypa, mais qui était retombée dans une

torpeur apparente, se ruait soudain, avec une impétuosité extraordinaire, à l'attaque des lignes austro-allemandes. Et en quelques semaines, elle décomptait plus de 450.000 prisonniers autrichiens.

Ce fut l'événement le plus singulier de la guerre, et on se demande encore aujourd'hui comment il n'a pas eu de conséquences plus étendues. L'armée autrichienne semblait renversée, anéantie. Après toutes les pertes précédentes, de 1914 à 1915, la disparition de 600.000 à 700.000 hommes, au bas mot, paraissait devoir la réduire à l'impuissance. Elle fut encore sauvée par les Allemands. Ils purent contenir l'avance russe non sans subir à leur tour de lourdes pertes.

Au même moment, les Autrichiens éprouvaient de nouveaux revers sur le front italien. Le général Cadorna, après avoir définitivement refoulé les Autrichiens dans le Trentin, s'emparait de Gorizia et enlevait une partie du Carso.

Mais déjà la bataille s'était rallumée sur le front occidental. Les armées anglaises et françaises, côte à côte, attaquaient sur les deux rives de la Somme, dans la direction de Bapaume et de Péronne, et leur premier élan rejetait les Allemands

sur leur troisième ligne. En particulier, la 6^{me} armée française arrivait aux abords de Péronne, et peu s'en fallut qu'avec un peu plus d'audace ou de chance, elle n'ouvrit la brèche vers Saint-Quentin.

Qu'on retienne bien les dates !

Juin, l'offensive russe, victorieuse !

Juillet, l'offensive franco-anglaise, victorieuse !

Août, l'offensive italienne, victorieuse !

Et, en août, la victoire russe, qui semble affirmée, entraîne l'intervention de la Roumanie si longtemps hésitante !

Donc, les impériaux sont pressés de toutes parts, sur tous les fronts. C'est presque l'offensive générale. L'armée de Salonique commence son mouvement en Macédoine, l'armée roumaine envahit la Transylvanie. Il y eut à ce moment dans le monde entier l'impression que l'Allemagne était acculée, sinon à la défaite prochaine, du moins à la défensive et au recul. Deux ans après la Marne, la guerre semblait tourner définitivement à l'achèvement de la ruine du plan germanique.

(A suivre.)

Général MALLETERRE.

(Le Temps, 30 décembre 1916.)

LE BILAN DE L'ANNÉE DE GUERRE 1916 ⁽¹⁾

I. PRISES RESPECTIVEMENT FAITES PAR LES DEUX GROUPES DE BELLIGÉRANTS

1. Prises faites par les Alliés.

Prises faites les Anglais :

	Officiers	Soldats	Canons	Mitrailleuses.
Front de la Somme	701	37,125	132	410
Autres secteurs du front ouest.	30	1,150	?	28
Front de Suez et de l'Irak	52	5,945	13	31
Front de l'Hedjaz.	105	7,150	50	?
Totaux :	888	51,370	195	469

(1) La statistique ci-dessous, scrupuleusement établie et de contrôle aisé, constitue, pour le moins optimiste, réponse mathématique et définitive aux quotidiens racontars allemands. Elle met à néant les vantardises mensongères d'un Wilhelm II ou d'un Bethmann-Hollweg. Elle éclaire surtout d'une lumière singulièrement éclatante les ardeurs et récentes velléités pacifistes de la débonnaire Allemagne.

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
<i>Prises faites par les Français :</i>				
Front de la Somme	873	46,305	207	650
Front de Verdun	322	17,041	165	255
Autres secteurs du front ouest. . .	41	3,205	?	70
<i>Totaux :</i>	1,237	66,655	372	975

<i>Prises faites par les Italiens :</i>				
Front du Trentin.	?	4,500	20	?
Front de l'Isonzo.	1,008	40,230	59	205
<i>Totaux :</i>	1,008	44,730	79	205

<i>Prises faites par les Russes :</i>				
Front du Caucase.	897	23,450	408	108
Fronts de Volhynie et Galicie . .	9,025	455,304	762	2,512
Front de Valachie	?	?	25	?
Front de la Moldavie	62	3,644	6	33
<i>Totaux :</i>	9,984	482,398	1,226	2,653

<i>Prises faites par les Roumains :</i>				
Front de Siebenbergen	218	23,418	70	72

<i>Prises faites par les Serbes :</i>				
Front de Florina-Monastir	130	13,150	105	60

<i>Total des prises faites par les Alliés :</i>				
Par les Anglais	888	51,370	195	469
Par les Français	1,237	66,655	372	975
Par les Italiens	1,008	44,730	79	205
Par les Russes	9,984	482,398	1,226	2,653
Par les Roumains	218	23,418	70	72
Par les Serbes	130	13,150	105	60
<i>Totaux :</i>	13,465	681,721	2,047	4,434

2. Prises faites par les Centraux.

<i>Prises faites par les Allemands :</i>				
	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
Front de Verdun	860	54,142	228	518
Autres secteurs du front ouest . .	137	4,660	?	45
<i>Totaux.</i>	997	58,802	228	563

<i>Prises faites par les Autrichiens :</i>				
Front du Trentin	630	42,150	305	305
Front de l'Isonzo	?	9,000	?	20 ?
<i>Totaux.</i>	630	51,150	305	225

Prises faites par les Austro-Allemands :

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
Front de l'Est et de Moldavie	165	40,203	5	125

Prises faites par les Austro-Allemands-Bulgares :

Front de Valachie et Dobroudscha	1,640	168,600	452	354
--	-------	---------	-----	-----

Prises faites par les Bulgares :

Front de Salonique	15	950	—	20
------------------------------	----	-----	---	----

Prises faites par les Turcs :

Front de Galicie	20	1,400	—	} 45 ?
Front du Caucase	12	506	—	
Front de Kut-el-Amara	240	13,300	40	
<i>Totaux.</i>	272	15,206	40	45

Total des prises faites par les Centraux :

Par les Allemands	997	58,802	228	563
Par les Autrichiens	630	51,150	305	225
Par les Austro-Allemands	165	40,203	5	125
Par les Austro-All.-Bulgares	1,640	168,600	452	354
Par les Bulgares	15	950	—	20
Par les Turcs	272	15,206	40	45 ?
<i>Totaux.</i>	3,719	334,911	1,030	1,332

3. Balance des prises.

Prises faites par les Alliés	13,465	681,721	2,047	4,434
Prises faites par les Centraux	3,719	334,911	1,030	1,332
<i>A l'actif des Alliés.</i>	9,746	346,810	1,017	3,102

II. PERTES RESPECTIVEMENT SUBIES PAR LES DEUX GROUPES DE BELLIGÉRANTS

1. Pertes subies par les Alliés.

Pertes anglaises :

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
Front ouest.	42	1,410	—	35
Front de Kut-el-Amara	240	13,300	40	—
<i>Totaux.</i>	282	14,710	40	35

Pertes belges :

Quasi nulles.

Pertes françaises :

Front de l'Ouest	955	57,390	228	598
Front de Salonique	6	300	—	15
<i>Totaux.</i>	961	57,690	228	613

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
<i>Pertes italiennes :</i>				
Front italien	630	51,150	305	205
Front de Salonique	—	300	—	—
<i>Totaux.</i>	630	51,450	305	205
<i>Pertes roumaines :</i>				
	1,640	155,000	452	312
<i>Pertes russes :</i>				
Front est et de Moldavie	165	40,203	5	125
Front de Valachie et Dobroutscha	?	13,600	—	42
Front du Caucase	12	506	—	—
<i>Totaux.</i>	177	54,309	5	167
<i>Pertes serbes (et monténégrines ?) :</i>				
	29	2,000	—	—
<i>Total des pertes subies par les Alliés :</i>				
Par les Anglais	282	14,170	40	35
Par les Belges	—	—	—	—
Par les Français	961	57,690	228	613
Par les Italiens	630	51,450	305	205
Par les Roumains	1,640	155,000	452	312
Par les Russes	177	54,309	5	167
Par les Serbes (et Monténégrins ?)	29	2,000	—	—
<i>Totaux.</i>	3,719	334,619	1,030	1,332

2. Pertes subies par les Centraux.

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
<i>Pertes Allemandes :</i>				
Front ouest	1,896	100,471	504	1,315
Front russe	240	45,100	80	210
Front serbe	20	1,700	18	20
Front de Siebenbergen	26	2,500	43	35
Autres secteurs du front ouest	71	4,355	—	98
<i>Totaux.</i>	2,253	154,126	645	1,678
<i>Pertes autrichiennes :</i>				
Front russe	8,785	410,204	707	2,302
Front italien	1,008	44,730	79	205
Front roumain	192	19,903	27	37
<i>Totaux.</i>	9,885	474,857	813	2,544
<i>Pertes bulgares :</i>				
Front de Monastir	110	11,450	87	40
Front de Dobroutscha	?	115	?	?
<i>Totaux.</i>	110	11,565	87	40

	Officiers.	Soldats.	Canons.	Mitrailleuses.
<i>Pertes turques :</i>				
Front arménien	897	23,450	408	108
Front de Suez et de l'Irak	52	5,945	13	31
Front de Galicie	20	900	—	—
Front de l'Hedjaz	105	7,150	50	—
<i>Totaux.</i>	1,074	37,745	471	139

<i>Total des pertes subies par les Centraux :</i>				
Par les Allemands	2,253	154,126	645	1,678
Par les Autrichiens	9,885	474,857	813	2,544
Par les Bulgares	110	11,565	87	40
Par les Turcs	1,074	37,745	471	139
<i>Totaux.</i>	13,322	678,293	2,016	4,401

3. Balance des pertes.

Pertes subies par les Centraux	13,322	678,293	2,016	4,401
Pertes subies par les Alliés	3,719	334,619	1,030	1,332
<i>Diff. au détriment des Centraux :</i>	9,603	343,675	986	3,069

L'état des *Prises* et des *Pertes* s'équilibre à peu près rigoureusement, les différences minuscules : 143 officiers (sur plus de 13,000), 4,000 hommes (sur 678.000); 31 canons (sur au delà de 2,000); 33 mitrailleuses (sur plus de 4,000) correspondent aux quelques points d'interrogation notés au détail des prises.

Si l'on établit des comparaisons entre les pertes subies en matériel et en prisonniers par les principaux belligérants, on remarquera que, pendant l'année 1916, les *pertes allemandes seules* ont été trois fois égales aux pertes russes, plus de trois fois égales aux pertes italiennes et onze fois supérieures aux pertes anglaises.

Les *pertes autrichiennes seules* ont été onze fois supérieures aux pertes russes, huit fois supérieures aux pertes françaises, neuf fois supérieures aux pertes italiennes et plus de trente-trois fois supérieures aux pertes anglaises.

Si les pertes devaient être proportionnées aux populations respectives des Etats belligérants, les pertes allemandes devraient être moins de deux fois égales aux pertes françaises; une fois et demi égales

aux pertes anglaises; deux fois égales aux pertes italiennes et trois fois inférieures aux pertes russes. Or, dans la comparaison des pertes, plus que partout ailleurs, c'est le point de vue relatif qui compte, et non pas le point de vue absolu.

Les pertes autrichiennes, d'autre part, devraient être trois fois inférieures aux pertes russes, égales aux pertes anglaises, supérieures aux pertes françaises et une fois et demi égales aux pertes italiennes.

Constatation également intéressante : c'est que toutes ces pertes (sauf les pertes turques du Caucase) furent infligées aux puissances centrales dans le second semestre de l'année, alors que celles-ci étaient arrivées à l'apogée de leur force militaire.

En effet, l'armée russe, rejetée de Cracovie jusqu'aux marais de Pinsk, paraissait n'être plus en état de se relever de ses désastres militaires de l'été 1915; « l'armée serbe avait vu ses derniers soldats cueillis à la bataille de Prizrend » (communiqué officiel bulgare, du 18 novembre 1915); « Verdun avait appris quelque chose de mieux aux Français que l'anéantissement de l'Allemagne » (paroles du

chancelier, 12 avril); « la résistance des Français était brisée à Verdun » (*paroles impériales du 5 juin, à la flotte*); « les Autrichiens arrachaient aux Italiens félons, montagnes après montagnes et avançaient irrésistiblement vers la plaine de Venise » (*paroles impériales du 5 juin, à la flotte*); « la flotte allemande avait porté un coup é massue mortel au front de l'orgueilleuse Armada anglaise » (*paroles impériales du 5 juin à la flotte*) et « l'offensive russe de mars s'était écroulée dans le sang » (*paroles du chancelier, du 12 avril, au Reichstag*).

Ce qui explique la gravité des pertes allemandes, comparées aux pertes russes, françaises, italiennes ou anglaises, c'est l'immense étendue de front dont l'Allemagne a assumé la défense. On peut dire qu'elle supporte presque seule le poids de la lutte, car elle est partout : depuis Riga

jusqu'à Braïla et depuis Nieuport jusqu'à Belfort. L'Autriche, lourdement atteinte par l'offensive de Broussilof, ne fait plus figure que sur le front italien. L'Angleterre, qui a des moyens de combat aussi formidables que l'Allemagne, ne défend que 150 kilomètres de front, alors que sa rivale en défend 2.500. Pour un Anglais amené à la ligne de feu, il faut compter 12 Allemands.

Tout cela témoigne de la force remarquable de résistance de l'Allemagne, mais cela prouve aussi qu'elle a plus de nerfs que de ressources réelles.

Aussi son désir de liquider le conflit immédiatement, par des voies pacifiques, est bien compréhensible.

Mais, autant qu'elle-même, les Alliés savent à quoi s'en tenir à ce sujet. Et c'est pourquoi...

La Comédie pacifiste

Après avoir hurlé : la Guerre, la Guerre; après avoir dévasté le Monde, après leurs fourberies sans nombre, leurs crimes sans nom, ils osent encore aujourd'hui plaider « non coupables ».

Pour un peu Caïn accuserait Abel !

En même temps, il est vrai, nous les voyons implorant, en mineur, une implicite absolution et clamant à tous les échos de l'Univers : la Paix, la Paix, la Paix !

Trop tard — ou trop tôt.

Pour déchaîner le fléau, ils ont choisi leur jour; nous choisirons le nôtre pour lui donner fin. Et ce ne sera pas la Paix, la Paix, mais *notre* Paix qui mettra définitivement terme à leurs exploits. Ils râlent sous l'étreinte; ils flairent le gouffre; ils cherchent quelque suprême échappatoire. Il n'est plus temps. Leur sort est désormais fixé et le monde chantera bientôt le joyeux hosannah : « Deutschland unter alles. »

Ca les embête et (ils nous l'annoncent) leur rage va s'exprimer d'ici peu par quelques atrocités inédites.

Qu'importe : à vivre avec le fléau on s'y accoutume et on le brave allègrement. Et nous sommes prêts à tout subir, sauf le joug allemand.

Leurs abominations nouvelles seront du reste portées sur la carte, à la suite de toutes les autres — et ils paieront. Ils paieront — avec de flamboyants intérêts, car, au nom de tous ceux qu'ils ont broyés et torturés, nous interviendrons, nous aussi, dans l'établissement du bilan rouge.

La distance est à peu près la même de l'Yser au Rhin que du Rhin à l'Yser et les villes allemandes ne sont pas plus solidement bâties ni plus incombustibles que les nôtres.

L'heure approche, que depuis trente mois nos morts attendent.

LA PAIX

I. LA SITUATION DIPLOMATIQUE.

Le président Wilson n'a reçu de l'Allemagne aucun éclaircissement, pas plus sur les conditions de paix que sur les moyens de protéger celle-ci dans l'avenir. La seule indication donnée consiste dans la proposition de réunir des délégués des belligérants en pays neutre. C'est tout ce que l'ennemi consent à révéler de son désir « d'entrer dès maintenant en négociation de paix ». La note suisse en vue de favoriser un rapprochement entre les belligérants n'a pas réussi à créer plus de clarté.

L'Allemagne fera connaître ses propositions de paix si les alliés acceptent de venir déposer les leurs sur la table autour de laquelle elle les convie. Quant à l'œuvre pour empêcher les guerres futures, c'est une question que la chancellerie impériale déclare ne pouvoir envisager qu'après la paix conclue. Dès que ce moment sera arrivé, l'Allemagne sera « prête à travailler avec joie à cette noble tâche », déclare gravement M. de Bethmann-Hollweg au président de la Confédération helvétique. Chaque phrase des réponses révèle les sentiments hypocrites qui ont inspiré la manœuvre. Le bon billet qu'ont rapporté à l'Amérique et à la Suisse leurs démarches, et comme l'on conçoit les hésitations des autres neutres qui auraient pu être tentés de suivre leur exemple !

Ce que l'Allemagne veut avant tout, c'est attirer les alliés dans des négociations. C'est la seule proposition concrète qui émerge de l'offre de l'Allemagne. La *Gazette de Francfort*, confidente habituelle de la Wilhelmstrasse, révèle naïvement le but poursuivi. La réunion demandée, c'est l'antichambre de la conférence de la paix où l'Allemagne retiendra les alliés le plus longtemps possible, parce qu'elle compte sur la détente de leur effort

pour prendre de nouveaux avantages et mieux pouvoir imposer ses exigences. « Ces réunions surexciteront tellement les désirs de paix des peuples en guerre qu'il sera difficile de se séparer sans un résultat », écrit l'organe francfortois !

On compte évidemment à Berlin sur les éléments pacifistes qui, chez l'adversaire, ont gardé des rapports avec l'Internationale allemande pour « surexciter les désirs de paix ». On espère pouvoir entamer l'union des alliés par des propositions appropriées lorsqu'on aura réussi à causer avec leurs délégués dans un Etat neutre. La discipline allemande, la soumission absolue que Guillaume II a imposées à ses associés sont jugées, de l'autre côté du Rhin, comme des conditions favorables pour résister mieux que les alliés à l'influence de ces palabres de paix. Le jeu de la diplomatie teutonne obtiendrait ainsi une partie des résultats que les armes n'ont pu assurer. C'est la seule signification de la manœuvre. Le piège apparaît chaque jour plus clairement. L'opinion universelle l'a éventé. Elle sera d'autant mieux préparée au refus que la réponse des alliés, qui ne tardera pas à être publiée, opposera à l'invité germanique.

Poussée par un besoin pressant d'en finir, l'Allemagne a risqué cette tentative d'empoisonnement de l'adversaire. Mais celle-ci ne se retournera-t-elle pas contre elle, comme ces émissions de gaz mortels que le vent renvoie parfois sur les Boches ? L'idée de paix lancée sur l'adversaire trouve dans les populations germaniques rationnées et lasses un terrain préparé. Quelle que soit l'énergie de la police teutonne, les pillages des boutiques s'accompagnent toujours de cris contre la guerre. Le peuple allemand ne s'intéresse aux victoires en Valachie que par les perspectives de blé qu'elles lui apportent. Et si, à la réso-

lution des alliés de ne pas se laisser enlever des mains leurs chances certaines de victoires, l'Allemagne répond par une recrudescence de terrorisme et de sa piraterie sous-marine, ce n'est pas la paix qu'elle récoltera, mais de nouveaux ennemis.

L'Allemagne a, une fois de plus, trop présumé de sa force et de son prestige. Le coup de Jarnac qu'elle a tenté n'atteint pas les alliés. C'est elle qui frappera le choc en retour.

(*Le Temps*, 30 décembre 1916.)

II. L'OPINION ANGLAISE ET M. WILSON.

De notre correspondant particulier.

Londres, 26 décembre 1916

Je ne sais si la démarche de M. Wilson auprès des belligérants aura surpris, en France, beaucoup de monde. On l'attendait à Londres depuis fort longtemps. Les Anglais peuvent avoir à un moindre degré que nous le sens des affaires continentales : en revanche, ils connaissent mieux le reste de la planète et, en particulier, les Etats-Unis. Wells observe justement dans son dernier livre, *Mr. Britling sees it through*, qu'un Américain du Nord qui visite l'Angleterre n'y est jamais considéré comme un étranger. Même quand les relations de famille se trouvent momentanément tendues, on ne cesse pas de se bien connaître entre cousins. Et cette connaissance instinctive permet d'éviter pas mal d'erreurs.

Je ne citerai qu'une preuve de cette clairvoyance britannique. Il y a déjà plusieurs mois, le directeur d'un grand journal de Londres adressait à M. Asquith, Premier Ministre, un mémoire où il déclarait que l'on devait prévoir de prochaines interventions américaines plus ou moins directes, plus ou moins inspirées par l'Allemagne, en faveur d'une paix prématurée. A son avis, les gouvernements alliés eussent agi sagement en se concertant à l'avance sur une ligne d'action à suivre en pareille occurrence.

Ce conseil fut-il écouté ? Nul ne le sait. Ce qui est certain, c'est que les *leaders*, les chefs de l'opinion anglaise, — j'entends par là non seulement les directeurs des grands journaux mais les principaux écri-

vains politiques — ont vu venir de loin la note du président Wilson. Et je ne crois pas me tromper sur l'attitude qu'ils recommandent.

Dans l'esprit de la plupart d'entre eux, qu'ils soient libéraux ou conservateurs, il faut d'abord éviter de retourner contre les Alliés, par une déclaration maladroite, les forces idéalistes qui ont travaillé jusqu'à présent pour nous aux Etats-Unis et qui jouent là-bas un rôle prépondérant. Il serait tout à fait regrettable, à leurs yeux, de laisser subsister un doute sur la droiture de nos intentions, faute d'en préciser les lignes générales. Le sentiment de l'Amérique à notre égard est, dans cette guerre, un facteur trop important pour qu'on puisse se borner, à l'exemple de certain journal canadien un peu trop bouillant à renvoyer M. Wilson à sa machine à écrire. Ils nous appartiennent, disent-ils, de nous montrer en cette affaire meilleurs psychologues que nos adversaires.

Voilà le premier point. Il en est un second auquel ils attachent peut-être une plus grande importance.

Depuis le début de la guerre, la crainte dominante des Anglais avertis a été de la voir finir par des tractations dans le goût de celles de Portsmouth. La guerre russo-japonaise n'était qu'un conflit d'intérêts ; celle-ci est aussi un conflit de principes et nous serions vaincus, estiment-ils, si elle devait se terminer par une cote mal taillée. Or c'est là ce qui risque d'arriver si, à la veille de pouvoir enfin accomplir des efforts décisifs, nous nous laissons entraîner malgré nous à un échange indéfini de notes. Nous finirions alors par négocier sans le vouloir et qui négocie est parfois embarrassé pour continuer la guerre.

C'est pourquoi le premier souci de l'opinion anglaise est que, si les Alliés répondent à la note américaine, cette réponse soit si nette, si décisive qu'elle ne prête à aucune réplique. Ce n'est pas offenser les Etats-Unis que de dire qu'aux yeux des Anglais la pire méthode est celle que le président Wilson adopta dans l'affaire du *Lusitania*. Voilà de longs mois que les Allemands ont noyé les passagers américains du *Lusitania*, et satisfaction n'a pas encore été donnée aux Etats-Unis. Au lieu d'actes, des échanges de notes entre Was-

hington et Berlin. L'opinion anglaise ne souhaite pas voir les Alliés prendre leur part à ces sortes de chants amébés. Elle sait trop bien ce qu'il en a coûté au prestige diplomatique du gouvernement américain.

Telles sont, je crois, les dispositions de tous ceux qui ont actuellement la charge de diriger l'opinion anglaise. Ils sont d'ailleurs unanimes à faire confiance au gouvernement de M. Lloyd George. Ils savent que ni le Premier Ministre, ni lord Milner, ni lord Curzon, pour ne citer que ceux-là, ne sont hommes à hésiter devant les déclarations nécessaires.

YVES LEBRETON

(*L'Œuvre*, 27 décembre 1916.)

III. QUAND LES MORTS LE PERMETTRONT.

Il y a dans le manifeste adressé par le tsar aux armées de terre et de mer de Russie une phrase qui explique pourquoi les puissances alliées ne peuvent répondre aux avances allemandes ni tenir compte des suggestions des neutres les plus bienveillants et les mieux intentionnés. « Le souvenir sacré des fils de la Russie morts sur les champs de bataille ne nous permet pas de même concevoir une paix avant la victoire sur l'ennemi », a dit Nicolas. Quel mot décisif ! La parole impériale a touché le fond des choses, et il n'est pas d'argument d'ordre politique ou moral pouvant prévaloir sur celui-là, qui tient à toute la vie intime de notre être.

Les neutres qui voudraient précipiter les événements et hâter la conclusion de la paix devront le méditer. Nous ne doutons pas de leur sincérité. Il y a certainement dans leur démarche un sentiment d'humanité fort respectable. Toutes les nations demeurées en dehors du conflit sont émues jusqu'à l'effroi par le spectacle des ruines accumulées depuis vingt-neuf mois et par le sacrifice de millions de vies humaines. Elles ont peine à comprendre que les alliés ne soient pas décidés à mettre un terme à cette œuvre de mort et de dévastation, fussent-ils pour cela sacrifier quelque chose de leur idéal, de leurs ambitions ou de leur juste fierté. En dehors de la lutte,

ils ne distinguent pas aisément tout ce qu'il y a de noble passion, d'amour et de haine dans notre invincible obstination.

C'est qu'ils ignorent la puissance des morts. Ce ne sont pas ceux qui survivent et poursuivent la bataille qui décident de l'instant où il convient de déposer les armes. Les morts, bien plus que les vivants, sont les maîtres de l'heure, et nous ne pouvons qu'obéir à leurs voix. Ils sont là de centaines de milliers, couchés dans les plaines et au flanc des collines, la plupart sans linceul et sans cercueil, enserrés dans la terre qu'ils ont défendue. Ils nous contemplent de leur regard fixé pour l'éternité ; ils nous pénètrent jusqu'aux moelles, de la grandeur du souvenir. « Venger nos morts », dit-on. Oui certes ! Mais ce devoir commande de poursuivre et de parfaire l'œuvre à laquelle tant et tant de nôtres ont consenti le sacrifice de leur joie de vivre. Nos frères et nos enfants sont tombés pour un idéal de liberté et de justice, qui est l'idéal de la nation entière et que nul ne saurait abouger sans renier ses morts. La patrie assaillie, le droit violé, la barbarie déchainée, ce fut tout cela qui fit se dresser des millions de soldats et déterminèrent la ruée sous la mitraille de toute une génération. Déposer les armes avant que l'existence indépendante de la patrie soit assurée, le droit restauré, le crime châtié et l'avenir sauvegardé, ce serait une trahison et une lâcheté ; ce serait mentir à tous les héros endormis dans la gloire, proclamer la vanité de leur geste et l'inutilité de leur sacrifice. Il ne nous appartient pas, il n'appartient à personne de réduire ou de ternir l'idéal pour lequel nous avons accepté le noble sacrifice de tant de sang généreux.

Nous déposerons les armes quand nous aurons le sentiment profond que nous demeurons dignes de nos chers disparus, que notre geste ajoute quelque chose à leur effort, que nous ne trahissons ni leur pensée ni leur espoir et que nous pourrions nous incliner sur leurs tombes, sans regrets et sans remords, dans le juste orgueil de tout le devoir accompli. La paix se fera quand les morts le permettront...

(*Le Temps*, 30 décembre 1916.)

LES GRANDS DEVOIRS DU PATRIOTISME : L'UNION SACRÉE

Rien ne peut prévaloir contre le grand devoir de patriotisme qui consiste dans l'union, l'union sur le terrain sacré de l'intérêt du pays.

Notons le développement de cette pensée :

« Les croyants, dit le P. Hénusse, n'avaient pas compris de façon pratique, que le grand intérêt religieux se confond avec le plus large sentiment patrial, aux yeux d'une religion qui a pour dogme fondamental et suprême la charité, sans distinction de juifs et de Samaritains, et que, par conséquent, bien des concessions faites au nom et au profit de l'entente fraternelle, au lieu de mettre en péril l'intérêt spirituel, le servent, au contraire, de façon sûre et profonde.

» Les politiciens n'avaient pas compris qu'une politique de parti ne déroge ni n'abdique parce qu'elle consent une transaction en vue du bien général, puisque chacun des partis politiques ne s'est formé que par l'ambition de promouvoir, mieux que les partis rivaux, ce bien commun et de mieux mériter, par là, de la patrie.

» Les classes et les races n'avaient pas compris que ce qui favorise et développe la vie profonde des unes et des autres, ce n'est point l'état de lutte mais l'effort de rapprochement, ce ne sont point les exclusions mais les échanges, ce n'est point la séparation mais la fusion, et que s'il faut travailler à maintenir l'union qui fait la force, il faut tendre, en outre, à une perfection plus haute et s'efforcer de produire l'unité qui fait la vie. »

Cette conclusion s'est imposée à beaucoup d'esprits pendant la guerre, mais ceux qui ont fait cette guerre ont compris, mieux que personne, la fragilité des obstacles auxquels se heurtait la réalisation de cette unité :

« Le libre-penseur, remarque le P. Hénusse, s'est rendu compte que sa foi inspirait au croyant les plus belles attitudes morales ; le croyant a reconnu que son idéal pouvait élever le libre-penseur à la hauteur des situations les plus délicates. L'un et l'autre se sont aperçus qu'ils sous-évaluaient leur adversaire et que ni la grâce n'était l'illusion futile, ni la nature la misère absolue que l'on semblait croire respectivement. »

Ces communes valeurs, le P. Hénusse les montre frappantes dans le cardinal Mercier et le bourgmestre Max et il constate que ce qui se passe en grand dans le cas illustre du cardinal catholique et du bourgmestre incroyant se reproduit mille fois, en plus obscur, partout. « Preuve, remarque l'éloquent conférencier, que le sentiment national est chose si haute et si large que rien ne peut empêcher les âmes les plus distantes, par ailleurs, de se rencontrer là et d'y fraterniser sans arrière-pensée dans la communion d'héroïsme.

« La barrière d'intransigeance qui séparait les croyants des autres, dit le P. Hénusse, nous apparaîtra aussi factice, la guerre terminée, que cette digue de terre qui court de Nieuport à Ypres et nous tient éloignés depuis deux ans de tous ceux que nous aimons. »

(XX^e Siècle, du 16 décembre 1916.)

EN ROUMANIE : RÊVES ET RÉALITÉ.

I. LA VÉRITÉ SUR LES RESSOURCES ROUMAINES.

Les journaux allemands publient un communiqué mettant la population en garde contre un optimisme excessif qu'elle pourrait concevoir du fait des réserves de blé roumaines. Un correspondant suppose

évalué à 6 millions de tonnes le stock roumain au 1^{er} juillet dernier, mais il admet que non seulement les Allemands retiennent qu'une partie de ce stock, mais que cette partie elle-même aura subi de notables réductions par la consommation des armées roumaines et la destruction systématique des approvisionnements par

les Roumains, et surtout par les Russes. Il serait prudent pour l'Allemagne, ajoute le communiqué, de pousser au maximum (97 %) la mouture de ses grains, mais la chose est impossible, le cheptel allemand exigeant une quantité minimum indispensable en vue de la production de corps gras.

Le soi-disant correspondant se console, il est vrai, en songeant que les Alliés et les neutres eux-mêmes souffrent de la rarefaction des céréales, mais il engage énergiquement ses compatriotes à observer la plus stricte économie pour éviter des surprises funestes.

Il ne faudrait pas non plus compter sur le butin en pétrole.

Les *Nowelles de Munich* ont reçu de Budapest un télégramme reproduisant les assertions d'un spécialiste en matière de pétrole. Ce télégramme s'efforce de rassurer l'opinion sur la quantité d'huile combustible trouvée en Roumanie, mais il fait savoir d'autre part que l'attaché militaire anglais à Bucarest, M. Thomson, a réussi à acquérir, avant l'arrivée des Allemands, d'innombrables puits et réservoirs à pétrole qui ont été soit incendiés, soit rendus inutilisables. De l'aveu même du correspondant hongrois, les quantités de pétrole ainsi détruites seraient très considérables.

M. von Batoeki vient d'adresser aux paysans allemands un pressant appel pour leur demander de se conformer aux instructions qu'il a données, car c'est là le seul moyen qui puisse permettre d'atteindre la prochaine récolte.

Un correspondant de Vienne écrit à la *Post* de Strasbourg que cette année, parmi les cadeaux les mieux reçus figurent les comestibles, volailles, vins, gibier et jusqu'à des quartiers de porc. Tel personnage, qui autrefois aurait considéré comme une injure un pareil présent, lui fait aujourd'hui le meilleur accueil.

(*Le Temps*, 28 décembre 1916.)

II. LA DESTRUCTION DES PUIITS DE PÉTROLE.

On télégraphie de Berlin à la *Tribune* de Chicago :

Les puits de pétrole de Roumanie,

complètement mis hors d'usage, pourront être exploités de nouveau dans quelques mois ; telle est mon impression.

» En octobre dernier, une commission avait été formée à Bucarest pour surveiller et centraliser l'industrie roumaine du pétrole. A ce moment-là, presque toutes les compagnies, y compris les deux compagnies hollandaises « Astra-Romana » et « Orion », étaient déjà sous séquestre, car les capitaux étaient en partie allemands. Cette commission décida de détruire les installations souterraines, en cas d'invasion de la Roumanie par les puissances centrales, de façon que l'ennemi ne put obtenir immédiatement du pétrole. Toutefois, on n'avait pas l'intention de les détruire assez complètement pour rendre l'exploitation impossible à l'avenir.

» L'avance des troupes des puissances centrales fut plus rapide que l'on ne s'y était attendu. La commission, sous la direction de l'attaché militaire anglais Thomson, fit détruire si complètement la plus grande partie des installations supérieures et souterraines que l'exploitation fut arrêtée. On détruisit non seulement les puits, mais tous les réservoirs, tous les entrepôts, les bureaux ; les livres mêmes furent brûlés.

Les dommages sont estimés à 500 millions de francs.

(*Le Temps* du 30 décembre 1916.)

III. LE VRAI BUTIN ROUMAIN

Jassy, 25 décembre.

Selon des informations de source privée sûre, reçues de Bucarest et confirmées en tous points par les déclarations de prisonniers allemands, les musées de Bucarest, ainsi que les principales collections particulières de la ville, ont été méthodiquement démantelées par les Allemands.

Le palais royal en particulier a été littéralement vidé de tous les objets d'art, tableaux, tapisseries, meubles anciens qui en garnissaient les appartements.

Tout a été expédié en Allemagne.

(*Agence des Balkans*)

(*Le Figaro*, 27 décembre 1916.)

LA FAMINE EN ALLEMAGNE

I. — RÉVÉLATION

Correspondance particulière de Berlin,
20 décembre 1916.

Il est certain que si (les charcutiers) Borchardt ou Kempinski exposaient à leurs étalages un beau gros jambon, cela pourrait interrompre la circulation dans la rue. Peut-être aussi le public passerait-il devant ces vitrines avec calme, en se disant : ce jambon doit être artificiel.

On peut se procurer facilement des articles japonais, chinois et indiens.

Il n'y a que trois choses qui sont hors d'atteinte pour la Noël : le chocolat, le pain d'épices et le savon. J'ignore laquelle des trois a le plus de valeur, mais elles sont plus difficiles à obtenir que les plus précieux trésors des pays exotiques.

Pour les soldats au front, le commerce se concentre sur trois produits : livres, articles d'optiques, cigares. Leur envoyer des conserves, qui sont indispensables à l'alimentation du peuple, n'aurait pas de sens. Tout le monde sait trop bien maintenant que ceux qui se trouvent au front sont mieux partagés en vivres que la population de l'intérieur.

Lorsqu'on expédie des vivres, cela ne se pratique que des territoires occupés à l'adresse des familles allemandes.

Le contraire ne se fait plus depuis un temps déjà lointain...

(*Nieuwe Courant*, 29 décembre 1916.)

2. DEVANT LE BUFFET VIDE.

Quelques fragments de lettres qui révèlent toutes la misère de l'Allemagne :

On a pu recueillir diverses lettres adressées à des soldats allemands ; elles révèlent la profonde misère qui règne Outre-Rhin et confirment la nouvelle d'une grave révolte à Hambourg en août dernier. Voici quelques extraits de ces documents :

Hambourg, 20 août 1916.

Grande révolte de la famine vendredi dernier ; de nombreux magasins ont été pillés...

Même date :

Hier, c'était ici la guerre ; nous étions poursuivis par des soldats et des baïonnettes. Le 15^e régiment

a pris ses quartiers à Hambourg. Les boulangeries, les épiceries et d'autres magasins encore sont complètement détruits.

Hambourg, 19 août.

Terrible émeute cette nuit. A Barmbeck, sur le Hofweg et dans la rue Moenkeberg, tous les magasins ont été pillés.

Hambourg, 13 septembre.

La révolte qui a eu lieu ici conduira à une catastrophe. Tout manque à la fois : que sera-ce en hiver ! S'il y a encore une campagne d'hiver, ce que l'on ne peut croire, la misère et la détresse deviendraient indescriptibles. Ce serait à désespérer de tout.

Voici une lettre qu'une femme écrit de Dresde à son mari le 29 octobre :

« Tu m'écris de t'envoyer du lard ; ce seul mot de lard m'a donné un coup au cœur ; comment faire ? Tu n'as aucune idée ; nous ne savons plus ce que c'est que du lard, des saucisses et de la viande. Depuis six mois, c'est la catastrophe (Alles ist alle geworden).

Une femme écrit de Leipzig, le 31 octobre :

« Il nous faudrait ici quelques hommes de cœur comme Fritz Adler pour nous débarrasser de la vermine qui nous ronge. »

...Cela éclaire d'un jour nouveau le mystère des propositions de paix.

(*Le Matin* de Paris, 16 décembre 1916.)

3. L'HALLALI.

von Wiegand, l'ex-correspondant du *New York World*, qui n'a plus maintenant motif de se taire, raconte nettement ceci dans *New-York* :

« L'Allemagne est au bout de ses forces ; toutes les provisions qu'elle pourra trouver en Roumanie seront insuffisantes pour la mettre en état d'attendre la récolte prochaine. »

Qu'on se prépare donc, qu'on se tienne prêt aux attaques désespérées d'un ennemi poussé à toutes les folies. Le moment viendra sans doute — et n'est peut-être plus éloigné — où il se rendra sans conditions.

(*Le Figaro*, du 6 janvier 1917.)

COURRIER DE BELGIQUE

(De nos correspondants spéciaux.)

I AUX FRONTIÈRES

L'évasion dramatique de 70 jeunes gens.

Dans la nuit du 26 au 27 novembre, environ soixante-dix jeunes Belges, âgés de 17 à 25 ans, ont réussi à franchir la frontière hollandaise et à arriver à Eysden (Limbourg).

Voici de nouveaux détails à ce sujet que transmet à la *Métropole* un de ses correspondants de Hollande :

Les courageux jeunes gens venaient tous du pays de Liège et s'étaient enfuis pour échapper aux déportations. Ils s'étaient concertés à l'avance et avaient travaillé suivant un plan mûrement établi. Par petits groupes et par des chemins différents, ils s'étaient rapprochés de la frontière. Beaucoup avaient réussi, on ne sait comment, à se procurer des pistolets Browning et de nombreuses cartouches. Près de la frontière, ils se concentrèrent en un endroit désert.

La besogne fut facilitée par l'admirable dévouement de trois prisonniers russes. Ces malheureux avaient été forcés de creuser des tranchées derrière le front de la Somme et avaient réussi à s'échapper. Grâce à leur « instinct » du terrain, ils avaient pu, par Charleroi et Louvain, gagner sans encombre le pays de Liège où ils furent découverts dans une caverne par des patriotes Liégeois. Les Russes ne connaissaient qu'un mot : « Kamarad ». On réussit cependant à leur faire comprendre par signes « qu'on était des amis » et qu'on les aiderait à s'échapper. Ce sont eux qui firent avec une audace incroyable les reconnaissances les plus téméraires à travers les bois et les champs.

Enfin, on attendit une nuit favorable. Celle du 26-27 l'était. Il n'y avait pas de lune et il pleuvait à torrents. Précédés par les Russes, les Belges firent le rush final vers la libération, prenant d'assaut deux postes allemands et lâchant un nombre considérable de coups de feu. Deux soldats allemands et un officier accourus au bruit furent, paraît-il, abattus comme des chiens qu'ils sont. Avant que les pos-

tes voisins eussent reçu l'alarme, un Français qui accompagnait l'expédition avait coupé les câbles électrifiés à l'aide d'une pince isolante et les Belges se ruèrent sur territoire hollandais. Le Français resta sur la brèche, pistolet au poing, jusqu'à ce que le dernier patriote eût passé, puis il couvrit sa propre retraite.

Les courageux escapés furent réconfortés à la cantine de la fabrique de blanc de zinc à Eysden. On devine leur joie délicate !

La même nuit, une vingtaine de Belges ont traversé la Meuse à la nage, un peu au sud de Grand-Lanaye et sont arrivés sains et saufs à Eysden, mais sans être entrés en conflit avec les gardes-frontières allemands.

Tous ces patriotes iront grossir les rangs de l'armée de l'Yser.

LES ÉVASIONS.

En dépit des mesures les plus sévères et de la stricte surveillance exercée par les Allemands, nombre d'hommes valides passent journellement en Hollande. Vingt hommes de Stabroek ont passé encore la nuit du 30 novembre. Les Allemands ont tiré à plusieurs reprises sur les fuyards, sans parvenir toutefois à les atteindre.

A un conseiller communal d'un petit village frontière qui demandait combien de ses concitoyens seraient déportés, un officier allemand répondit : « Aucun, car ils auront tous passé la frontière. »

II. AU PAYS DE LIÈGE

Le pillage des forêts.

Il est impossible d'évaluer la perte que représente le pillage complet de la forêt de l'Hertogenwald et du bois de la Haute Vesdre. Outre la perte brute que représente le bois enlevé, outre l'enlaidissement de ce coin de nature laissé vierge pour lui conserver ce caractère de paysage suisse qu'achevait de lui donner le lac de la Gileppe, les formidables coupes de l'ennemi auront des suites graves sur le système hydrologique du bassin de la Vesdre. La Vesdre est un torrent, à sec l'été, impétueux l'hiver, et que gonflent rapidement

les grandes pluies et la rapide fonte des neiges.

Les vastes clairières que les vandales créent dans l'Hertogenwald, dont les ruisseaux (comme la Borçhène par exemple) sont affluents de la Vesdre, vont aggraver grandement la situation. Les inondations périodiques si désastreuses de Verviers, Dolhain, Ensival, Pepinster, etc. se produiront, dans l'avenir, beaucoup plus fréquemment.

III. A ANVERS

Pillage complet.

C'est effroyable ce que les Allemands ont enlevé à Anvers : après les Flandres, il n'y a pas de région plus maltraitée. Dans les usines, c'est le vide complet. Après le vol de la matière première, les Allemands enlèvent les machines et les outils jusque dans les plus petits ateliers. Tout le cuivre des brasseries et autres établissements industriels a été saisi ; aujourd'hui les autres métaux sont l'objet des réquisitions boches, de même que les courroies de transmission, le cuir faisant également défaut en Bohême.

Il n'y a presque plus de chevaux, les meilleurs ont été enlevés, ce qui a obligé la plupart des brasseurs à atteler des bœufs à leurs charrettes de livraison.

Plusieurs voies de chemins de fer vicinaux ont été supprimées et tout le matériel : rails, traverses, locomotives, wagons et voitures ont été emmenés en Allema-

gne. De même, tissus, cuirs, peaux de lapins, bandages de vélos, etc., ont été saisis.

Il est formellement défendu de vendre ou de céder des chevaux, même fourbus. Il est interdit de faire saillir les juments de plus de trois ans et demi. Ceci prépare vraisemblablement une nouvelle rafle.

Des 360 brasseries de la province d'Anvers, plus de 340 ont dû fermer leurs portes au 1^{er} décembre, faute de cuves et de matières premières. C'est autant de chômeurs de plus à envoyer en Allemagne.

Il est question, à présent, de faire cuire le pain par deux grandes boulangeries et de fermer les autres. On parle aussi de fermer 80 % des cafés.

IV. DE SI, DE LA.

Les chômeurs d'Orp-le-Grand, déportés en Allemagne, s'y sont refusé à travailler pour les boches, ensuite de quoi ils furent privés de nourriture. Embarqués alors soi-disant pour la Galicie, brusquement ils ont été ramenés, à leur grande joie, en Belgique et se trouvent actuellement — et provisoirement — en liberté à Orp.

Les chômeurs de Namèche, par des billets jetés des wagons, nous ont fait savoir qu'on les avait conduit à Charleville où l'on a voulu les forcer à creuser des tranchées. Sur leur refus, on les a privés de nourriture et menacés d'être mitraillés ; puis on les a emmenés pour une destination inconnue.

GUERRE DE MATÉRIEL

Les tanks ne font que marquer le début d'une nouvelle phase de la guerre. Mais je sais, de source sûre, qu'à mesure que s'accroissent les exigences nécessitées par des inventions nouvelles, la Grande-Bretagne trouve des ressources suffisantes pour y faire face au-delà de toute prévision, à cette condition, toutefois, qu'on ne prive pas de leur personnel ses ateliers et ses usines.

Et, à ce propos, je voudrais énoncer très clairement certains principes.

Le facteur décisif dans la sorte de guerre que nous faisons actuellement c'est la production et l'emploi intelligent du matériel mécanique. La victoire, dans

cette guerre, dépend maintenant de trois éléments : l'aéroplane, le canon et les engins tels que les tanks.

Telles sont, plus que des foules d'hommes, les choses essentielles, pour qu'une offensive soit couronnée de succès. Chaque homme que nous faisons passer de l'usine de munitions dans les rangs rapproche les conditions du front ouest, des conditions militaires qui caractérisaient le front russe au début de la guerre.

H. WELLS.

(Daily Chronicle, du 17 décembre 1916.)

TEUTONIANA

LEURS CADEAUX DE NOËL.

Nos ennemis ont donné, eux, un faste particulier aux cérémonies de Noël. Ils se sont octroyé de formidables présents. Les *Dernières Nouvelles de Munich* annoncent l'arrivée en Allemagne de dix mille enfants et jeunes gens tures, âgés de douze à dix-huit ans. Ils viennent acquérir des « connaissances techniques » au pays de l'omniscience. L'expression « tête de Turc » va changer de sens.

Mais d'autres douceurs, que s'accordent les Germains, à l'occasion de Noël, sont plus raffinées. Le *Berliner Tageblatt* allèche ses lecteurs en leur promettant deux ouvrages nouveaux d'un Français qui « travaille à une histoire de la guerre pour laquelle il a réuni une documentation considérable. L'écrivain a en outre l'intention de publier d'ici peu un roman psychologique sur la guerre, où il exposera sa situation particulière en présence de l'animosité manifestée contre l'Allemagne ».

Voilà qui remplacera, pour tout bon patriote teuton, ces « délicatesses » que le malheur des temps fait plus rares. L'auteur « français », qui connaît le goût allemand, compose pour ainsi dire des livres d'étréennes à l'usage des sujets affamés du kaiser. Il y faut un talent que nul autre Français ne possède. Cela se vendra bien.

Tout de même, dix mille enfants tures et deux livres de ce genre : on fait la noce en Allemagne! — J. L.

(*Le Temps*, 30 décembre 1916.)

* * *

LA PRESSE ALLEMANDE ATTAQUE LES CONDITIONS DE L'ENTENTE.

« Les conditions auxquelles l'Entente serait disposée à entamer les négociations de paix sont ridicules et insolentes.

» ... Du côté de la France, notamment, le *Figaro* (article de Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères) semble être attaqué de la folie

des grandeurs. (De même l'*Echo de Paris*, article de M. J. Herbette, ancien ambassadeur.) »

(Le *Bertinois*, 45, rue Henri Maus à Bruxelles. [Maq de Salm, rédacteur en chef], 6 janvier 1917.)

* * *

NÉOLOGISMES.

Sait-on ce que c'est, en allemand, qu'une « schutzensgrabenangriffsmaschine » ? Non ?... C'est la même chose qu'une « schutzensgrabenvernichtungsautomobil ».

Et l'une ou l'autre « schützen »... etc.... est ou sont des *abréviations* allemandes pour « tanks ». Si ces mots donnent une idée de l'impression que les « tanks » font sur les soldats allemands, il n'y a plus à s'étonner des merveilles qu'elles font sur le front.

Autre vocable original inventé en Germanie : l'adjectif « jusqu'aboutist ».

« Briand, Lloyd George, disent les journaux d'outre-Rhin, sont « jusqu'aboutist ».

De toutes leurs conquêtes, les Allemands ne garderont à la paix, que leurs « schützen... » et leurs « jusqu'aboutist », qui permettront à leurs philologues d'enrichir de quelques in-folios les trésors de l'érudition germanique.

(*Le Figaro*, du 16 décembre 1916.)

* * *

ECHOS DU PALAIS : BAPTÊMES DE GUERRE.

Depuis le règne boche, on a constaté quelques modifications patronymiques au sein du barreau et surtout de la Magistrature. Exemples :

M. X., magistrat bien vu... au Gouvernement général, poétiquement baptisé « Unter den linden ».

« Mon Oncle », ennobli... depuis une interview relatée par la *Belgique* : « Marquet de Salm ».

Les parrains gardent l'anonyme.

MACTE ANIMO

(A la jeunesse de Belgique.)

Jeunes aux fermes bataillons
Entre deux résolutions
A choisir si l'on vous exhorte,
Lorsque des « sages » la cohorte
Habitée au tremblement,
Vous dit de l'une : c'est prudent !
Et de l'autre : c'est téméraire !
Jeunes gens, faits pour les combats
Vaillants troupiers n'hésitez pas,
Prononcez-vous pour la dernière.

EDMOND PICARD.

MACTE ANIMAUX

A la vieillesse de Belgique
En souvenir de « Mon Oncle »

Vieillards sujets aux dépressions,
Entre deux résolutions
A choisir si l'on vous exhorte,
Lorsque des vaillants la cohorte
Rébelle à l'avilissement,
Vous a dit de l'un : « c'est prudent »,
Et de l'autre : « c'est téméraire »,
Fussiez-vous juriste, avocat,
Tremblants vieillards n'hésitez pas
... Et courez au Closet-Water.

CHANSON D'ENFANT

Air connu.

On me dit que je suis bavard,
Que je parle à tort à travers
Et que souvent Edmond Picard
A dit des choses à l'envers.

Je ne puis pas longtemps me taire,
Ne pas parler c'est ennuyeux ;
Et je suis, bien qu'octogénaire,
Un bavard encor merveilleux.

Plus j'ignore et mieux je raconte,
— Je dis aussi : pipi, caca ; —
Toujours l'Enfance aime les contes
Moi j'aime à parler — et voilà !

LE MARTYROLOGE BELGE

NOËL ROUGE

Sous le couvert d'une répugnante et dérisoire comédie de légalité, treize de nos compatriotes ont été assassinés à nouveau, à la fin de décembre, par nos maîtres.

Ce sont :

Balthazar, de Liège ;
Cosse, de Namur ;
Demotte, de Liège ;
Demunck, d'Angleur ;
Dubois, chef-garde à Bruxelles-Midi ;
Duchamps, de Liège ;
Honoré, de Marcinelle ;
Javaux, de Liège ;
Massart, commis du génie à Namur ;
Niguet, de Fexhe-le-Haut-Clocher ;
Segers, de Reckheim ;
Van Ophem, de Liège ;
Wouters, vice-président de la Société des sous-officiers de Liège.

Gloire à ces vaillants.

A leurs proches, notre admirative sympathie.

Aux bourreaux, notre haine, chaque jour plus ardente et plus lourde.

DERNIÈRES PENSÉES

J'ai vingt ans à peine. Un éclat de bombe
M'a couché sanglant au bord du chemin.
J'entrevois la place où sera la tombe
Que me creuseront les Français demain.

Chante, ô mon bonheur ! Tais-toi ma souffrance !
J'ai réalisé mes rêves d'enfant :
Un soir de combat, mourrir pour la France
Après un assaut qui fut triomphant !

Ma vieille maman m'attend au village.
Tout en pleurs, un soir, elle apprend mon sort.
Et, tremblante, va, courbée avant l'âge
Aux pieds de l'autel prier pour son mort.

Près d'elle, une enfant soutient sa vieillesse.
C'est ma fiancée, un cœur noble et pur.
Au seuil du tombeau, songes de tendresse,
Venez m'éclairer d'un rayon d'azur.

Pour le grand départ, il me manque un prêtre.
Mais ma vie est-elle un geste caché ?
Je puis devant Dieu sans crainte paraître ;
Mes vingt ans n'ont pas encore péché.

Je m'en vais certain de notre victoire
Et sens sur mon front d'humble combattant
Passer l'enivrant souffle de la Gloire,
C'est ma récompense et je pars content.

Éternel sommeil, ferme mes paupières ;
Ma tâche est finie et j'ai fait mon temps.
Comme l'on meurt bien sur un lit de pierres,
Quand c'est pour la France et qu'on a vingt ans !

CAPITAINE DE PERCIN.

Novembre 1916,

(L'Œuvre, 27 décembre 1916.)